

# La goule

« Le fantôme du manoir maudit », voilà le titre stupide d'un roman qui ne l'était pas moins. Evidemment Léon Franchon n'obtiendrait jamais le prix Goncourt mais il ne s'en tracassait pas. Il écrivait ce qu'il aimait dans un style qui lui était propre. Les livres qu'il avait publiés ne faisaient pas la vitrine des grandes librairies, ils se vendaient dans les aubettes des gares. On les achetait pour lire dans le train jusqu'à destination et on les laissait souvent sur la banquette, même si on n'en avait pas terminé la lecture.

Il avait essayé plusieurs genres littéraires : policier, science-fiction, fantastique et même des histoires à l'eau de rose. Il n'avait jamais fait fortune et vivait dans un petit studio au troisième étage d'un immeuble. Les droits d'auteur lui rapportaient suffisamment pour vivre, mais très modestement.

Un jour de décembre, il était assis sur un banc et nourrissait la dizaine de pigeons qui s'ébattaient autour de lui quand une femme, vêtue d'un tailleur noir vint s'asseoir près de lui.

- N'êtes-vous pas le célèbre Léon Franchon, dit-elle d'un air admiratif.
  
- C'est bien moi, répondit-il en souriant à l'inconnue.
  
- Quelle chance de vous rencontrer en personne, j'ai lu toutes vos œuvres.

- Je vous remercie madame... ?
  
- Adèle de Rove.
  
- Enchanté !
  
- Et moi donc ! J'attends votre prochain roman avec impatience. Ce sera ... ?
  
- « Le fantôme du manoir maudit ». Je suis en train de le terminer.
  
- Je sens que je vais encore frissonner en le lisant, ajouta l'inconnue en croisant les mains sur sa poitrine. Puis elle ajouta :
  
- J'aimerais tant que vous me le dédicaciez.
  
- C'est promis madame, si vous me donnez vos coordonnées, je me ferai un plaisir de vous l'offrir et je vous le remettrai en mains propres.

- Vous me comblez de joie, monsieur Franchon, voici ma carte de visite mais il faut que je vous laisse maintenant, j'ai un rendez-vous chez la coiffeuse.

Léon se leva quand l'inconnue s'en alla. Il la regarda partir. Elle était élégante, jolie, peut-être un peu trop polie mais Léon était séduit. Le « thermomètre » de sa fierté était remonté de cinq degrés.

OOO

Deux semaines plus tard, le livre fut publié. Léon en garda deux exemplaires : un pour ses archives et l'autre pour Adèle de Rove. Sur la page de garde il inscrivit : « Pour Adèle avec mon amitié. Léon Franchon »

Il relut la carte de visite qu'il avait glissée dans son portefeuille :

« Adèle de Rove, 18, rue du moulin à vent – Liège »

Léon avait mis son beau costume ; il prit le bus qui le conduisit à proximité du domicile d'Adèle. Il avait emballé le livre dans un emballage cadeau et se réjouissait déjà de l'accueil que lui réserverait sa nouvelle « amie ».

Quand il vit la maison où elle demeurait, il siffla entre ses dents.

- Mince, c'est autre chose que mon studio.

La maison était grande : cinq fenêtres en façade, toutes entourées de pierre, des châssis en bois avec croisillons. Une porte d'entrée à deux battants formant un demi-cercle sur le dessus. La partie droite de l'immeuble était garnie d'une tour dont la toiture en ardoises était munie d'une horloge.

- Heureusement que je ne lui ai pas dit de venir chercher le bouquin chez moi, se dit-il.

Il sonna à la porte, attendit quelques instants et une dame âgée, vêtue d'une livrée de domestique ouvrit la porte et demanda :

- Vous désirez ?
  
- Je viens apporter à madame de Rove le livre que je lui ai promis.
  
- Attendez dehors, je vais l'avertir.
  
- Un peu rébarbative, la bonne dame, pensa Léon.

Adèle arriva dans le hall presque en courant :

- Mais enfin, Maria ! Faites donc entrer monsieur Franchon.

Elle était vêtue d'une robe noire qui paraissait venir d'un autre âge mais comme Léon n'avait jamais rien compris à la mode féminine, cela ne l'étonna pas. Il lui tendit sa dernière « œuvre » ; elle déchira le papier d'emballage et ouvrit le livre à la deuxième page.

- Et vous me l'avez dédié, s'exclama-t-elle d'un air faussement surpris et en posant la main droite sur sa poitrine, ce sera mon livre de chevet.

Puis, elle s'adressa à la domestique :

- Maria, apportez-nous deux verres de sherry dans le fumoir.

- Bien, madame.

Adèle invita Léon à la suivre dans une ravissante petite pièce. Elle s'assit dans un fauteuil à haut dossier et pria son invité d'en faire autant. Maria apporta un plateau avec une bouteille de Brandy et deux verres à pied. Elle déposa le plateau sur une petite table et puis s'en alla sans dire un mot.

- Je suis si heureuse que vous ayez pensé à moi et...

Adèle s'interrompit car le téléphone sonnait.

- Excusez-moi.

- Je vous en prie.

Pendant qu'Adèle était absente, Léon regardait la pièce où il se trouvait. Sur le mur, au-dessus de la cheminée, une grande peinture représentait Adèle debout vêtue d'une robe très semblable à celle qu'elle portait ce jour-là. Il s'approcha de la toile et vit la signature de l'artiste : « R. Anton – 1884 ». « Ce n'est pas Adèle, se dit-il, mais quelle ressemblance, c'est inouï ! »

Adèle revint et vit Léon devant la peinture :

- C'est ma grand-mère Geneviève, dit-elle en souriant.
- Vous lui ressemblez comme deux gouttes d'eau.

- En effet ! Donc, je vous disais tout à l'heure que j'étais heureuse que vous ne m'ayez pas oublié et moi aussi, j'ai pensé à vous.
  
- En bien, j'espère ?
  
- Tout à fait et je trouvais navrant que vos œuvres ne soient pas diffusées comme elles le méritent.
  
- Vous savez madame...
  
- Appelez-moi Adèle
  
- Vous savez Adèle, j'écris surtout pour me faire plaisir et je n'ai jamais cherché la gloire ni la fortune.
  
- Eh bien vous avez tort. Je suis veuve et mon mari m'a laissé une grosse fortune ainsi que cette demeure. Le pauvre Edgar n'a pas beaucoup profité de la vie : un stupide accident de voiture me l'a enlevé.

Elle avait sorti un mouchoir en dentelle et s'essuyait les yeux.

- Je suis vraiment désolé, répondit Léon.

- Edgar avait beaucoup de relations et notamment dans le domaine de l'édition, je pourrais donc parler de vous et d'ici quelques semaines, votre nom et vos œuvres feront la une des magazines spécialisés.
  
- Mais mad... Adèle...
  
- Je vous en prie Léon, laissez-moi faire. Votre talent doit être reconnu et je peux vous y aider.
  
- Je ne sais quoi dire
  
- Cela ne vous coûtera rien. Il me faudra seulement une copie de vos manuscrits.
  
- D'accord !

Léon resta encore une demi-heure à parler avec Adèle puis, après l'avoir remercié de sa gentillesse, il réintégra son petit studio miteux.

OOO

Léon avait beau être un auteur des plus ordinaires, cela ne l'empêchait pas d'avoir une solide jugeote. Le soir même, après avoir

pris son repas, il s'assit dans son vieux fauteuil bancal, ferma les yeux et se remémora les circonstances de sa rencontre avec Adèle. Quand elle s'assit à côté de lui sur le banc, comment savait-elle qui il était, sa photo n'avait jamais été imprimée sur la couverture de ses livres ? Était-elle sincère ou bien avait-elle jeté son dévolu sur lui pour Dieu sait quelle raison ? Moins important mais curieux : les deux fois qu'il la vit, elle était vêtue de noir et chaussait des bottes de cuir noir.

- Bah ! On verra bien, dit-il à voix haute.

OOO

La semaine suivante, Adèle téléphona à Léon :

- Mon cher Léon, j'ai le plaisir de vous inviter demain chez moi vers 16H00, vous pourrez y rencontrer monsieur Stéphane Ducastel, l'éditeur bien connu. Apportez l'un de vos manuscrits.
- Merci Adèle, à demain !
- Wow, dit Léon en faisant balancer sa main, Ducastel... son père était l'éditeur de Simenon et de Romain Gary. Adèle ne se rend pas compte... il va jeter mon manuscrit à la poubelle, c'est sûr.

Le lendemain, Léon sonna à la porte d'Adèle et Maria vint lui ouvrir :

- Entrez, dit-elle, ils vous attendent

Il entra dans le fumoir où se trouvaient Adèle et Stéphane Ducastel qui était assis dans le fauteuil que Léon occupait la fois précédente.

- Monsieur Ducastel, je vous présente Léon Franchon, s'exclama Adèle

L'éditeur se leva et tendit la main à Léon :

- Enchanté, monsieur Franchon !

- Franchon, rectifia Léon tout en serrant la main de Ducastel

A ce moment, il remarqua qu'Adèle pinçait les lèvres, mécontente de l'erreur de Ducastel puis elle reprit son sourire.

- Stéphane, dit-elle, pourriez-vous parcourir quelques pages du manuscrit de Léon, nous aimerions avoir votre avis de professionnel.

L'éditeur prit le texte, l'ouvrit au hasard et après avoir lu quelques lignes, il dit :

- Fantastique !

Puis une autre page :

- Quel style magnifique !

Enfin :

- Incroyable !

Ducastel avait prononcé ces adjectifs flatteurs avec un drôle d'accent dans la voix... un peu comme s'il avait peur. Il rendit le manuscrit à Léon en ajoutant :

- Voilà sûrement un roman qui deviendra un best-seller.
- J'en étais certaine, se réjouit Adèle en applaudissant Léon.

Léon n'était pas dupe. Pendant que l'éditeur se prêtait à cette comédie, il avait observé Adèle. Celle-ci avait quelque peu changé d'apparence. Ses cheveux pendaient sur les épaules alors que précédemment, ils étaient relevés formant un chignon. Elle avait un chemisier noir assez décolleté, un pantalon noir et comme toujours des bottes de cuir.

- Quand ce chef-d'œuvre se trouvera-t-il dans les librairies, demanda-t-elle
- Dans deux semaines environ, le temps que mon graphiste réalise la couverture puis la mise sous presse et la diffusion. Je m'occuperai moi-même de la promotion.

Ducastel avait prononcé cette phrase comme s'il récitait une leçon. Puis, il se leva et s'excusa :

- Pardonnez-moi mais je dois rejoindre mon bureau. Le travail m'attend.

Léon remercia l'éditeur qui s'inclina devant Adèle puis s'en alla sans ajouter un seul mot.

- Alors, que vous avais-je dit ? demanda Adèle avec un grand sourire découvrant des dents d'une blancheur éclatante.

Léon joua le jeu :

- Adèle, dit-il en joignant les mains, vous êtes ma bonne fée.

Les yeux de la jeune femme avaient un éclat particulier qui inquiéta Léon. Montraient-ils de la joie ou un autre sentiment ? il n'aurait pu le dire.

OOO

Il se passait quelque chose de malsain, Léon en était convaincu. Le manuscrit qu'il avait donné à Ducastel était le tout premier qu'il avait écrit plus de vingt ans auparavant. Il avait été refusé par les éditeurs de bas de gamme et forcément, n'avait jamais été publié. Et voilà que Stéphane, le fils d'Henri Ducastel trouvait le texte extraordinaire et qu'il acceptait d'en faire la promotion alors qu'il n'en avait lu que quelques lignes. Non, c'était farfelu.

Quel était le but d'Adèle, l'argent ? Elle en avait suffisamment. La gloire d'être le mécène d'un écrivain médiocre ? Sûrement pas ! Était-elle vraiment une admiratrice ? Non plus, car le livre qu'il lui avait offert était à la même place, sur la table, où elle l'avait déposé et visiblement, on ne l'avait pas ouvert. Pourquoi la couleur noire de ses vêtements ? Le veuvage ? La comédie du mouchoir en dentelle était trop flagrante. Et pourquoi ces bottes de cuir en permanence ? Qui donc était Adèle de Rove ?

OOO

Ducastel tint parole et la première « œuvre » de Léon fit les gros titres des journaux spécialisés comme Adèle l'avait prophétisé. « Un nouveau Jules Verne » « Lovecraft ressuscité » et d'autres aberrations

du même genre. On avait gardé le titre original : « Les Gzorks envahissent la terre » qui en disait long sur l'originalité du récit.

Une quinzaine de jours passèrent sans que Léon revisse Adèle. Plusieurs fois, discrètement, il était passé devant chez elle mais la maison paraissait inoccupée. Peut-être était-elle en voyage ?

Tout à ses réflexions, il passa devant une grande librairie où son livre avait été exposé en vitrine. Plus rien. Intrigué, il entra dans la boutique et s'adressa au vendeur :

- J'aimerais acheter le livre de Léon Franchon, s'il-vous-plaît.
  
- Ce navet ? répondit l'homme en riant.
  
- Je ne comprends pas.
  
- Monsieur... nous avons été payés grassement par l'éditeur pour afficher en vitrine ce bouquin dont aucun exemplaire n'a été vendu. Vous pouvez vous renseigner chez des confrères. Nous avons réexpédié tout le lot.
  
- Je vous remercie, monsieur
  
- Il n'y a pas de quoi !

Léon n'était pas surpris de l'accueil réservé au livre, lui-même était honteux de l'avoir écrit. Il décida d'aller en parler à Ducastel. Quand il pénétra dans la maison d'édition, la dame à l'accueil lui demanda :

- Qui puis-je pour vous, monsieur ?
  
- J'aimerais parler à Monsieur Stéphane Ducastel.
  
- Qui puis-je annoncer ?
  
- Léon Franchon.
  
- Un instant, s'il vous plaît.

La dame s'en alla dans une autre pièce et revint quelques instants plus tard l'air embarrassé :

- Je suis désolée, monsieur, mais Monsieur Ducastel est en réunion actuellement. Pouvez-vous revenir un autre jour ?
  
- Bien sûr, répondit Léon ne croyant pas un seul mot de cette excuse classique.

Il sortit et fit mine de partir mais il se cacha derrière une cabine téléphonique et attendit patiemment. Trente minutes plus tard, il vit

Ducastel quittant son bureau et se dirigeant dans sa direction. Quand il fut près de lui, Léon se montra.

- Alors monsieur Ducastel, demanda-t-il, la réunion est terminée ?

Surpris, l'éditeur bredouilla :

- Que voulez-vous ?
- Simplement la vérité
- Laissez-moi, je ne peux rien vous dire.

Il voulut s'en aller mais Léon le retint.

- Préférez-vous que je vous attaque en justice pour non-respect de la propriété d'autrui ?
- Comment cela ?
- Vous avez modifié le titre de mon livre sans mon accord
- Ce n'est pas vrai, protesta l'éditeur

- Mais si ! Mais si ! Vous avez écrit « Gzorks » au lieu de « Gzorkh » et c'est très important pour la compréhension du récit.

Léon mentait comme un arracheur de dents mais l'éditeur connaissait les risques d'une action judiciaire. Il proposa :

- D'accord ! Venez me rejoindre au café de la gare à 18H00.
- J'y serai et ne me faites pas faux bond.

OOO

Ducastel entra au café de la gare à 18H05, Léon l'attendait depuis un quart d'heure. Il s'assit en face de lui et Léon lui demanda ce qu'il voulait boire.

- Un café au genièvre, répondit-il

Léon en commanda deux. Puis il s'adressa à voix basse à l'éditeur :

- Monsieur Ducastel, je ne suis pas un grand auteur et je le sais. En revanche, vous n'êtes pas un bon comédien. Je sais pertinemment que les quelques lignes que vous avez lues chez Adèle vous ont montré que je n'étais pas Jules Verne ni Lovecraft. Vous êtes un grand professionnel dans ce domaine. Pourquoi avez-vous donc accepté de publier ce navet avec un faux-semblant d'enthousiasme ?
- Parce qu'elle me l'a imposé.

- Adèle ?
  
- Oui.
  
- Et pourquoi, à votre avis ?
  
- Je n'en sais fichtre rien mais quand Adèle veut quelque chose, on ne peut que lui obéir.
  
- Vous lui êtes redevable de quelque chose ?
  
- J'étais au bord de la faillite. Je suis joueur et j'ai perdu beaucoup d'argent au casino ce qui m'a mis quasiment sur la paille. Et un jour, Adèle vint me trouver et me proposa d'investir dans ma société si je lui laissais carte blanche dans les décisions à prendre. J'ai accepté.

Pendant qu'il parlait, Ducastel tournait la tête constamment autour de lui et regardait avec un air inquiet les personnes qui entraient dans le café. Manifestement, il avait peur.

- Cette femme est un monstre, continua-t-il. Elle n'a aucune pitié, c'est un véritable démon qui se cache sous son air angélique.

- Je crois que vous exagérez un peu.
  
- Vous verrez ! Maintenant, il faut que j'y aille. Ne parlez de cela à personne.
  
- Je vous le promets.

L'éditeur quitta Léon, il n'avait même pas touché à son café alcoolisé.

OOO

Le lendemain soir, Léon regardait distraitement le journal télévisé régional quand le présentateur annonça :

- Nous apprenons à l'instant que monsieur Stéphane Ducastel , l'éditeur bien connu, a été retrouvé pendu à son domicile. La police qui a fait le constat privilégie la thèse du suicide. Nous vous tiendrons informés de la suite ...

Léon était tout bouleversé. Ducastel aurait mis fin à ses jours ? La veille, il avait bien montré de la peur pendant leur conversation mais rien dans son attitude ne laissait supposer qu'il puisse en arriver à cette extrémité.

Il se rendit chez Adèle. Maria vint lui ouvrir la porte :

- Je voudrais voir madame de Rove s'il vous plaît
  
- Elle n'est pas là, répondit sèchement la domestique

- Et quand sera-t-elle de retour ?
  
- Dans une semaine, elle est partie se reposer dans les Ardennes
  
- Merci Maria
  
- Je peux continuer mon travail maintenant ?

Léon se rendit au bureau de l'éditeur pour tenter d'obtenir plus d'informations. La dame qui l'avait accueilli précédemment pleurait, les autres employés discutaient entre eux.

Léon questionna la dame de l'accueil :

- Que se passe-t-il ?
  
- Vous n'êtes pas au courant ? Le patron s'est suicidé.
  
- Mon Dieu, ce n'est pas possible, répondit Léon feignant l'ignorance
  
- C'est affreux monsieur, il était si gentil avec son personnel

- Qui a découvert le drame ?
  
- C'est monsieur Victor ; il arrive toujours le premier le matin et comme le bureau n'était pas encore ouvert, il est allé au domicile de monsieur Ducastel. La porte d'entrée n'était pas fermée. Il est entré et a découvert le patron pendu à la crémone de la fenêtre dans son salon.

Léon se demandait si la conversation qu'il avait eue avec l'éditeur avait quelque chose à voir avec sa mort. Ducastel avait surveillé toutes les personnes qui entraient ou sortaient du café de la gare comme s'il craignait d'avoir été suivi.

Quelle serait la réaction d'Adèle quand elle apprendrait la nouvelle ? Il était curieux de le savoir mais elle était absente pour plusieurs jours. Léon répéta tout haut :

- Plusieurs jours...

OOO

Devant la maison d'Adèle, il y avait un petit parc entouré de peupliers d'Italie. Léon s'assit sur un banc de façon à pouvoir observer la maison sans être vu. Dès 16H00, il était en place et repensait aux événements des dernières semaines. Pourquoi Adèle avait-elle aidé Ducastel quand il risquait la faillite et pourquoi lui, un petit écrivain sans le sou ? Elle avait peut-être agi de la sorte avec d'autres personnes ? Il ne comprenait pas. Ducastel l'avait qualifié de « monstre » un terme exagéré à son avis.

Vers 17H00, ses réflexions s'interrompirent car il vit Maria sortir de la maison. Elle referma la porte à clef et s'en alla. Elle avait fini sa journée et apparemment, elle ne restait pas chez Adèle pendant la nuit. C'est ce que Léon voulait vérifier.

A 21H00, la nuit était tombée. Léon revint chez Adèle ; la rue était vide. Avec des outils de serrurier il crocheta la serrure et pénétra dans l'ancre du « monstre ». Les volets étaient clos, on ne risquait pas de l'apercevoir de l'extérieur et il commença à fouiller la maison. Le hall d'entrée ne lui apprit rien. Dans le fumoir où il avait été reçu, il balada le faisceau de sa torche sur la grande peinture représentant grand-mère d'Adèle. Il remarqua un grain de beauté situé sous l'œil droit et Adèle en avait également au même endroit.

- C'est impossible, pensa-t-il, une pareille similitude n'existe même pas chez les jumeaux.

Il continua son inspection par la salle à manger mais rien de particulier n'attira son attention. Dans le salon meublé à l'ancienne, beaucoup de peintures étaient accrochées aux murs, des portraits de famille pour la plupart. Sur l'un d'eux, un homme, son épouse et leur petite fille âgée d'une dizaine d'années. Léon s'approcha du tableau et l'inspecta avec sa torche. Il eut un mouvement de recul quand il constata que la gamine avait le même grain de beauté. Dans le bas de la toile une inscription : « Paris – 1755 »

- C'est un cauchemar, prononça Léon à mi-voix.

Quelques photographies encadrées étaient déposées sur les meubles du salon. On pouvait y voir Adèle, puis Adèle et encore Adèle mais jamais son mari Edgar.

Léon monta à l'étage. Quatre chambres entouraient le palier, trois étaient vides, la dernière était celle d'Adèle. Un grand lit à

baldaquin se trouvait contre le mur gauche et une immense garde-robe occupait entièrement celui de droite. Léon ouvrit la partie centrale du meuble ; une série de chemisiers, de robes, de jupes et de pantalons étaient suspendus à une tringle. Tous ces vêtements étaient de couleur noire. Dans la colonne, des pulls, des cardigans, des gilets étaient rangés sur une étagère. Tout était noir même la lingerie.

- Moi, j'aime le bleu, chuchota Léon mais de là à faire une allergie aux autres couleurs...

Sur l'étagère inférieure, cinq paires de bottes de cuir étaient alignées.

- Voilà qui n'est pas courant. Généralement les bottes de femmes sont étroites à la pointe, celles-ci sont larges tandis que le talon est assez haut.

A côté du lit se trouvait une porte plus étroite donnant certainement accès à la tour. Elle était fermée à clef. Comme un vrai cambrioleur, Léon utilisa ses outils et ouvrit la porte qui grinça sur ses gonds. Un escalier conduisait à l'étage supérieur ; il gravit les marches et arriva dans une pièce carrée dont l'unique fenêtre était masquée par un tissu épais. Une odeur âcre remplissait la pièce. Léon eut un mouvement de recul quand sa torche éclaira le mur opposé à la fenêtre. Une espèce d'autel était accolé au mur, sur celui-ci se trouvaient trois chandeliers à sept branches garnis de cierges noirs. Ce qui effraya Léon, c'était le bas-relief suspendu au-dessus de l'autel. Une tête de bouc aux yeux rouges semblait le fixer du regard ; elle se trouvait au centre d'un pentacle entouré d'une multitude de signes cabalistiques. La gentille Adèle était une adoratrice du Diable.

OOO